

CHAPITRE V

L'ETRE MU ET LES CONTRAIRES : OPINIONS CONTEMPORAINES ET MODERNES

"Le dédoublement de l'un et la connaissance de ses parties contradictoires (cf. la citation de Philon sur Héraclite...), voilà le fond (...) de la dialectique." (Lénine, *A propos de la dialectique*, tout début).

"In Jah und Nein alle Dinge bestehen." (Jacob Boehme, *Quaestiones theosophicae*, III, 2). 1

πᾶσα δύναμις ἄμα τῆς ἀντιφάσεως ἔστιν.
(Aristote, *Metaphysica*, Θ (IX), 8, 1050 b 8-9). 2

1. *Préambule*

L'universalité de la contrariété dans la nature est attestée, de nos jours, non seulement par l'expérience commune, mais aussi par les théories et les découvertes des savants et par les philosophes. Comme il est du reste naturel, seuls ces derniers insistent toutefois formel-

-
1. "Dans le oui et le non toutes choses subsistent."
 2. "Toute puissance est simultanément de contradiction."

lement sur son caractère fondamental et s'enquièrent en outre des propriétés des contraires en tant que tels. C'est donc eux qu'il nous faudra surtout consulter à présent, et ce serait déborder indûment notre sujet que de nous attarder outre mesure à mettre sous les yeux du lecteur une universalité que nul à vrai dire ne conteste, sitôt avisé, ne fût-ce que par quelques exemples, du plein sens du mot "contrariété". N'empêche que l'effort des philosophes sera d'autant mieux apprécié qu'on se sera mieux rendu compte à quel point les questions qu'ils tentent ici de résoudre importent véritablement à tout homme, tant au point de vue de l'expérience quotidienne qu'à celui des sciences dites expérimentales. Aussi évoquerons-nous en un survol rapide, sans nullement les approfondir, le point de vue de l'expérience courante, puis celui des sciences, avant d'entrer dans les opinions des philosophes contemporains relatives, d'abord, au caractère radical des contraires, puis aux propriétés de ces derniers. Pour autant que cela sera nécessaire à l'intelligence de ces opinions, nous ne manquerons pas de remonter dans l'arbre généalogique. Dans la mesure où, d'autre part, cela sera utile à notre propos principal, qui est toujours de cerner la nature de l'être mû, nous toucherons un mot, pour finir, d'opinions saillantes, concernant les contraires, en philosophie moderne.

2. *Le point de vue de l'expérience commune*

En 1897, G. Tardé écrivait:

D'un simple regard aussi sur l'univers, nous croyons voir que tout s'y oppose: antipodes, concave et convexe

qui se font vis-à-vis, équilibre des forces qui se neutralisent, réaction partout égale et contraire à l'action, polarité physique, interférences des ondes entre-heurtées, mouvements inverses des corps célestes qui tombent l'un sur l'autre, des molécules qui se précipitent l'une dans l'autre, des électricités de même nom qui se fuient, des électricités de nom contraire qui s'attirent. Et ce n'est pas tout: symétrie universelle des cristaux, symétrie rayonnante ou bilatérale, presque sans exception d'un bout à l'autre de la vie; lutte des êtres vivants, concurrence vitale; antithèse psychologique du plaisir et de la douleur, du *oui* et du *non*, de l'amour et de la haine, de la crainte et de l'espoir; antinomie sociale des croyances qui s'entre-nient, des volontés qui s'entre-combattent, des armées et des partis, des pouvoirs même qui, dit-on, doivent se contre-balancer. 1

Plusieurs de ces illustrations sont empruntées à l'expérience commune.

Quoi de plus constant, par exemple, que la "balance of power" dans l'univers politique ? Il n'est, d'autre part, que de se reporter au texte de Philon d'Alexandrie cité au chapitre précédent, pour pressentir que l'enumeration n'admet, au vrai, pas de fin.

Car notre vie est tissée de contrariétés, depuis la naissance et la jeunesse jusqu'à la vieillesse et la mort, et chaque étape intermédiaire par rapport à l'un ou à l'autre de ces termes, voire l'une par opposition à l'autre. Nous sommes inexorablement aux prises avec le temps, composé d'un passé, qui n'est plus, d'un avenir, qui n'est pas encore, et d'un présent incessamment divisé. La première moitié de votre journée, pas plus du reste que la première moitié de cette moitié, n'est jamais simultanée à l'autre moitié, cependant qu'elle y conduit; et ainsi

de suite. Santé-maladie, faiblesse-force, lumière-obscurité (aux divers sens de ces termes), jour-nuit, hiver-été, ces oscillations nous régissent. Les choses humaines sont liées au bien et au mal, à l'amour et la haine, la vertu et le vice, la sensibilité et l'insensibilité, la joie et la douleur, la pauvreté et la richesse, les classes sociales, la justice et l'injustice, le vrai et le faux, le beau et le laid, la guerre et la paix (à tous les degrés de vie), l'activité et la passivité, la puissance et l'impuissance, les aptitudes et inaptitudes, la science et l'ignorance; ou encore, plus prosaïquement, à des collisions, des chicanes, des chocs, des répulsions, etc. Notre monde sensible est constitué de contrastes et d'extrêmes: de chaud et de froid, de sec et d'humide (à Québec en tout cas); de couleurs, sons, goûts, figures, poids, lieux, positions, mouvements, contraires les uns aux autres. Sous l'angle de l'affectivité, qu'on pense à ce qui est antipathique, réfractaire, à rebours, pénible, rébarbatif, heurtant, allergique, rebutant, incompatible, désagréable, rebelle, etc. Le langage est le véhicule de démentis, contradictions, désaveux, rétractations, contresens, dilemmes, antinomies, méchancetés, controverses, blasphèmes, ironies, disputes, réfutations; de pour et de contre, etc. La division des êtres que nous connaissons est tirée d'oppositions radicales: non seulement sont-ils mobiles et immobiles, vivants et non-vivants, mais aussi rationnels et irrationnels, corporels et incorporels, sensibles et intelligibles; de telles différences fonderont les sciences, par exemple la biologie ou la métaphysique.

Reste que ce sont l'universalité du devenir et celle de la composition des choses sensibles qui manifestent par-dessus tout celle de la contrariété. Passons dès lors sans plus tarder au point de vue de ceux dont c'est la profession d'y regarder de plus près.

3. *Le point de vue des sciences*

C'est un secret de Polichinelle que les explications de ce que Charles Péguy appelait "la mouvance" des choses ont évolué depuis les anciens. Nous l'avons déjà rappelé, les diverses sciences de la nature et de l'homme sont autant de façons de rendre compte de devenirs, qu'ils soient chimiques, physiques, biologiques, psychologiques, géologiques, écologiques, astronomiques, que sais-je encore ? Or ces sciences ont accompli parfois d'incalculables progrès, particulièrement au vingtième siècle.

Ce qui est étonnant, c'est que partout, là encore, à condition qu'on s'en tienne, comme pour les anciens, au sens large du terme, on est contraint de poser de la contrariété dès qu'on s'interroge sur les fondements, les racines. A la réserve du mot "contradiction", qui semble rarement avoir, chez Hegel, le sens obvie,¹ nos sciences expérimentales paraissent faire écho à cette parenthèse célèbre de l'*Encyclopédie des sciences philosophiques*: "et il n'est rien, absolument rien, où l'on ne puisse et ne doive montrer une contradiction, c'est-à-dire des déter-

1. Cf. *infra*, ch. VI.

minations contraires".¹

Limitons-nous à quelques exemples.

La ~~troisième~~ loi de la physique newtonienne affirme que pour toute action, il existe une réaction égale et opposée. Dans le cas du mouvement circulaire, il y a la complémentarité des forces centrifuges et centripètes.

Il y a de plus la gravitation et l'antigravitation; galaxies a donné antagalaxies. S'il ne se trouvait, en sens contraire de l'attraction d'une planète, l'inertie, cette planète tomberait verticalement sur le soleil. D'après des travaux récents, la viscosité négative (au sens de poussée contraire), déjà établie par l'observation directe dans l'atmosphère terrestre, dans la photosphère du soleil, aussi bien que dans le Gulf Stream et au laboratoire, serait une force hydrodynamique essentielle à la distribution des étoiles dans les galaxies spirales, de même qu'au mouvement mesuré de rotation de certaines étoiles; elle semblerait commune aux gaz, aux liquides, aux plasmes, aux étoiles et à la poussière interstellaire.²

Par ailleurs, les physiciens contemporains ne laissent pas de nous parler de particules et d'antiparticules, de neutrino-antineutrino,

1. *Enzyklopädie*, parag. 89, éd. Nicolin-Poggeler, p. 111; trad. Gabelin, p. 80-81.

2. Cf. Victor P. Starr et Norman E. Gaut, *Negative Viscosity*, dans *Scientific American*, July 1970, vol. 228, no 1, pp. 72-80.

électron-antiélectron (ou électron positif), proton-antiproton, neutron-antineutron, noyau-antinoyau, atome-antiatome; d'hydrogène et d'anti-hydrogène, d'hélium et d'antihélium; voire de matière-antimatière.¹ Le positron est la première antiparticule qu'on ait découverte. Il est maintenant établi que toute particule a une antiparticule correspondante.

D'après la théorie de Dirac, pour une particule chargée (proton, électron), la charge et le spin (entité théorique nécessaire aux équations et dont le nom évoque la rotation d'une sphère sur elle-même) font de celle-ci un petit aimant caractérisé par son moment magnétique; l'antiparticule aura une charge et un moment magnétique de signes contraires: les pôles seront inversés. Particules et antiparticules se distinguerait donc par des moments magnétiques de signes contraires.

En 1951, Hermann Weyl écrivait: "Nos connaissances actuelles en physique nous laissent encore plus incertains quant à l'équivalence ou la non équivalence des électricités positive et négative. Il semble difficile d'imaginer des lois physiques pour lesquelles ces deux électicités ne soient pas intrinsèquement identiques, mais l'analogue négatif du proton chargé positivement reste encore à découvrir."² Or cette découverte était faite en 1955 par les physiciens de l'Université de Berkeley.

1. Nous nous servons surtout de E.U. Condon et Hugh Odishaw, ed. *Handbook of physics*, New York, McGraw-Hill Book Co., 1958.

2. *Symétrie et mathématique moderne*, (1952), trad. française, Paris, Flammarion, 1964, p. 33.

Il est question, d'autre part, de forces de cohésion entre protons et neutrons, de forces de répulsion électrostatiques entre deux protons, d'interaction des photons avec les électrons. En un mot, attraction et répulsion, deux mouvements contraires, - inséparables comme le positif et le négatif d'un aimant, - sont plus que jamais avec nous, puisque les voici même au niveau ultra-microscopique. Le bilan des énergies attractives et des énergies répulsives du noyau préoccupe nos physiciens. Microphysique et astrophysique ont recours à la contraction et l'expansion; la chimie, à l'union et la dissociation des atomes. Le tableau de Mendeleïev repose non seulement sur la similitude mais également sur la contrariété des propriétés chimiques des éléments; qu'on pense, par exemple, à l'opposition extrême entre les halogènes et les métaux alcalins.

Mais les sciences telles que la physique et la chimie ne sont pas seules à illustrer le rôle essentiel de la contrariété.

En biologie, où l'on connaît tant de substances énantiomorphes, mentionnons le concept de polarité, de cellules hiérarchisées, de plan médian, de gauche et de droite naturelles.¹ On le sait, l'oeuf de n'importe quel animal (au-dessus des protozoaires) possède, dès ses débuts, un axe polaire reliant la partie qui se transforme pour donner

1. Pour les quelques pages qui suivent, nous nous réclamons principalement de *The Encyclopedia of the Biological Sciences*, éd. Peter Gray, New York, Reinhold Publishing Co., 1961.

l'animal aux pôles végétatifs de la *blastula*.

Voici en quels termes M.C.W. Wardlaw résume le rôle de la polarité dans le développement embryologique des plantes:

Polarity, which may be regarded as the inception, indeed the very foundation of differentiation, is established at a very early stage in the development of the zygote, if, in fact, it was not already determined in the still unfertilized ovum. A concomitant feature is that the first partition wall, which divides the zygote into two equal or unequal cells, is almost invariably laid down at right angles to the polar axis. For, as the subsequent developments show, the very young embryo, whether it be evidently elongated or still spherical, has now undergone the first stage in differentiation, one of the cells, described as the distal cell, in due course giving rise to the apex of the nascent axis, while the other, the proximal cell, will give rise to the basal organs or tissues of the embryo, i.e. a suspensor or a foot, or to both, in different instances. At this early stage, too, evidence of differentiation can often be seen in the way in which the zygote divides: in some species it divides into two equivalent daughter cells, but in many the division is unequal, a typical result being that the distal cell is relatively small and densely protoplasmic, whereas the basal cell is larger and soon shows evident vacuolation. It is thus reasonable to infer that, at this initial stage, two rather different metabolic systems have been established at the embryo poles. 1

Dans son exposé sur la symétrie bilatérale et l'ontogénèse, Hermann Weyl écrivait:

On doit conclure, de ces expériences et d'expériences analogues, à une double potentialité du plasma, c'est-à-dire que tous les tissus génératrices qui contiennent

1. Dans *The Encyclopedia...*, s.v. *Plant Embryology*, p. 791.

en puissance un caractère asymétrique, ont la possibilité de donner naissance aux *deux formes*. Toutefois, dans le développement normal, c'est toujours la même forme qui apparaît: la gauche ou la droite; cette forme est donc déterminée génétiquement, mais des circonstances extérieures anormales peuvent provoquer l'inversion. (...) Le point essentiel est qu'il n'y a pas un, mais deux champs de gradients opposés, D. et G. {i.e. droit et gauche}. La structure génétique détermine lequel des deux a le plus de force. Si toutefois, à cause de quelque altération subie par l'agent dominant, l'autre - primitivement annihilé - devient de ce fait prépondérant, il y a inversion. 1

Un peu plus loin, il terminait en disant: "il est clair que l'opposition entre la gauche et la droite est liée aux problèmes les plus profonds de la phylogénèse (développement de l'espèce) et de l'ontogénèse (développement de l'individu) des organismes".²

Au niveau des êtres vivants supérieurs, cette fois, M. Martin Gardner récapitule comme suit la formation des parties essentielles de l'animal selon l'avant et l'arrière, le haut et le bas:

However, as soon as a species evolved strong powers of locomotion it was inevitable that features would develop that would distinguish the animal's front from its back. In the sea, for example, the ability to move about rapidly in search of food gave an animal a great competitive advantage over sessile and slow-moving forms. A mouth is obviously more efficient on the front end of a fish than on its back end; the fish can swim directly toward food and gobble it up before some other animal gets it. This single feature alone, the mouth, is sufficient to distinguish the front end from the back (or, as biologists like to say, the *cephalic* from the *caudal* part)

1. *Op. cit.*, p. 45; c'est l'auteur qui souligne.

2. *Ibid.*, p. 46.

of a fish. Other features, such as eyes, also are clearly more efficient at the front end, near the mouth, than at the back. A fish wants to see where it is going, not where it has been. In short, the mere fact of swimming through water brought about a situation in which it was inevitable that forces of evolution would devise features that would distinguish one end of a sea animal from the other. At the same time that locomotion was leading to distinctions between front and back, the force of gravity was causing similar differences between an animal's top and bottom, or, to use the biologist's terms again, the *dorsal* and *ventral*. (When an animal such as man stands upright, then of course his dorsal and ventral sides correspond to front and back, and his cephalic and caudal ends become top and bottom, but in this section we are confining our attention to sea life)... 1

Il est évident, en conséquence, que tout y est commandé par la direction du mouvement local, et donc, plus précisément, par les contraires, étant donné que tout lieu vers lequel se dirige un mobile est manifestement contraire à celui où il est: autrement, point de mouvement.

Passons à la conservation d'un organisme. Lorsqu'il est envahi par un corps étranger, et cela est aussi vrai des greffes que des bactéries ou des virus, l'organisme (humain, par exemple) fabrique des anticorps exactement adaptés à l'ennemi qu'ils anéantissent. On se souvient du sort des greffes cardiaques jusqu'à présent. Dans le cas des virus, si cette réaction n'apparaît qu'au bout de quelques jours, pendant lesquels les virus prolifèrent, l'évolution de la maladie dépend de l'issue du combat que se livrent ensuite anticorps et virus. La vaccination,

1. *The Ambidextrous Universe*, New York, Basic Books Inc., 1964,
pp. 56-57.

justement, consiste à provoquer la fabrication d'anticorps en réserve, appelés à intervenir dès la première intrusion. Des recherches sur le cancer auraient montré que les virus cancérogènes, comme les autres, déclenchent l'apparition, dans les cellules tumorales, de substances dénommées "antigènes". Celles-ci provoqueront à leur tour la fabrication des anticorps qui combattront l'infection. Or ces antigènes sont spécifiques du virus, c'est-à-dire que, pour un même virus, ils sont identiques quelle que soit l'espèce animale infectée.¹

Ainsi se fait jour, dit-on, une "nouvelle" conception de l'état de santé. Il n'est plus synonyme - comme il l'aurait été pour certains - de l'absence de tout agent infectieux, mais témoignerait plutôt d'un état d'équilibre entre les défenses immunitaires de l'organisme et le virus parasitant quelques cellules. (Voilà qui, pour ne nommer que lui, plairait fort à Alcméon de Crotone).

Tout le règne animal même et le règne végétal sont pétris de contrariétés. La théorie de l'évolution l'a vivement mis en relief, d'autant que le moteur essentiel de l'évolution des espèces dans la nature, c'est la contrariété: la lutte pour l'existence, c'est le *polemos* d'Héraclite, la guerre pour la vie. La prodigieuse variété de moyens

1. On sait, d'autre part, que des répresseurs spécifiques de gènes ont été isolés tout récemment, confirmant des hypothèses mises de l'avant il y a une décennie. Les gènes n'opèrent pas continuellement mais par intermittence; un des mécanismes de contrôle est cette répression. (Cf. Mark Ptashne and Walter Gilbert, *Genetic Repressors*, dans *Scientific American*, June 1970, vol. 222, no 6, pp. 36-44).

d'attaque et de défense dont la nature a équipé les êtres vivants le fait sauter aux yeux. Aussi bien, il existe ce que M. Lorenz appelle "le grand parlement des instincts"¹, le "conflict of drives",² l'opposition, par exemple, entre l'instinct d'agression et celui d'agrégation ou instinct gréginaire: "Strong aggression and very close herding exclude one another, but less extreme expressions of the two behavior mechanisms are not incompatible".³ D'après M. Williams, "affection and aggression are dialectically opposed; each is implied in the other."⁴ Il y a, pareillement, le rôle du camouflage et de la parade: "'Disguise' and 'display' are opposites. But opposites, far from being incompatible, are simply the two ends of the same field - here the field of vision."⁵

L'écologie, qui est l'étude des interactions entre les organismes et leur milieu, ou encore, l'économie des organismes, a rigoureusement pour objet un vaste équilibre de contraires. Son importance pour l'homme même est avérée par le souci croissant que suscite la pollution de l'air et de l'eau. De son côté, le livre célèbre de Rachel Carson, *Silent Spring*,⁶ rendait sensible le danger du déséquilibre introduit dans la nature par l'abus des insecticides, pesticides, etc.

1. Konrad Lorenz, *On Aggression* (1966), New York, Bantam, pp. 81 sq.

2. *Ibid.*, pp. 91 sq.

3. *Ibid.*, p. 140.

4. Leonard Williams, *Man and Monkey* (1967), London, Panther, 1969, p. 183.

5. Adolf Portmann, *Animal Camouflage*, Michigan, Ann Arbor, 1959, p. 9.

6. Cf. trad. J.-F. Gravrand, *Printemps silencieux*, préface de Roger Heim, Paris, Plon, 1968.

Les pestes d'insectes sont, dans la nature, contrôlées par les conditions ambiantes et par les prédateurs, les parasites, les maladies. En éliminant ces ennemis naturels, les insecticides chimiques risquent de venir en aide à la peste. Mais le point essentiel à retenir, est que c'est précisément l'abolition artificielle des ennemis naturels, donc des contrariétés naturelles, qui résulte en la pire stérilité et la mort même de tout un milieu vivant. En ce sens, la vie de la planète repose sur l'inimitié native des êtres qui l'habitent. La contrariété est non seulement condition absolue de l'existence des êtres mobiles, des êtres sensibles, comme nous avons vu que l'illustre la physique, par exemple, mais elle est en vérité source par excellence de fécondité, pourvu qu'on en respecte l'harmonie naturelle.

Une discipline, enfin, aussi distinete des précédentes que la psychanalyse, ne marque pas moins la contrariété.

En son *Abrégé de psychanalyse*, Freud écrivait:

Après de longues hésitations, de longues tergiversations, nous avons résolu de n'admettre l'existence que de deux instincts fondamentaux: l'*Eros* et l'*instinct de destruction* (les instincts, opposés l'un à l'autre, de conservation de soi et de conservation de l'espèce, ainsi que ceux, également contraires, d'amour de soi et d'amour objectal, entrent encore dans le cadre de l'*Eros*). Le but de l'*Eros* est d'établir des unités toujours plus grandes afin de les conserver: en un mot, un but de liaison. Le but de l'autre instinct, au contraire, est de briser tous les rapports, donc de détruire toute chose. Il nous est permis de penser de l'*instinct de destruction* que son but final est de ramener ce qui vit à l'état inorganique et c'est pourquoi nous l'appelons instinct de mort. (...) Dans les fonctions biologiques, les deux instincts fondamentaux sont antagonistes ou combinés. C'est ainsi que l'action de manger implique

la destruction d'un objet, suivie d'une assimilation de ce dernier. Quant à l'acte sexuel, c'est une agression qui tend à réaliser l'union la plus étroite. Cet accord et cet antagonisme des deux instincts fondamentaux confèrent justement aux phénomènes de la vie toute la diversité qui lui est propre. Par delà le domaine de la vie organique, l'analogie de nos deux instincts fondamentaux aboutit à la paire contrastée: l'attraction et la répulsion, qui domine dans le monde inorganique. 1

Puis Freud fait suivre ce texte d'une note: "Le philosophe Empédocle d'Agrigente avait déjà adopté cette façon de considérer les forces fondamentales ou instincts, opinion contre laquelle tant d'analystes s'insurgent encore." 2

(On pourrait évidemment faire l'objection que cette théorie de l'instinct de mort est intenable et, d'ailleurs, en défaveur auprès des psychanalystes; qu'à la vérité il n'y a qu'un instinct d'agression tenant, lui aussi, à la préservation de la vie. Ce serait n'avoir rien compris à notre présent propos. Le point significatif, c'est que Freud se soit vu, relativement sur le tard, contraint de faire appel à un principe contraire à l'*Eros*, qu'on remplace aujourd'hui, notamment, par "l'agressivité"). 3

1. *Abriss der Psychoanalyse*, dans *Schriften aus dem Nachlass*, in *Gesammelte Werke*, XVII, Frankfurt, Fischer, 1941, pp. 70-71; trad. Anne Berman, Paris, Presses Universitaires de France, 1967, pp. 8-9.

2. *Ibid.*, p. 9, note 1.

3. Pour une discussion perspicace de la question, cf. Anthony Storr, *Human Aggression* (1968), New York, Bantam, 1970, pp. 1-11.

La méthode psychanalytique paraît fondée, à vrai dire, sur une théorie assez développée de la contrariété. Car le refoulement s'explique, selon Freud, comme la suite (*Nachfolge*) d'une expulsion inconsciente.¹ Et la guérison s'opère par une prise de conscience de cette expulsion; prise de conscience qui apparaît sous forme inchoative dans la négation. "Il nous dit: 'Vous vous demandez qui peut être cette personne du rêve. Ce n'est pas ma mère'. Nous corrigéons: c'est donc sa mère".²

Quoi qu'il en soit, le texte suivant de Freud est particulièrement éloquent:

Les pensées opposées, contraires, sont toujours étroitement liées les unes aux autres et souvent accouplées de façon à ce que l'une d'entre elles soit très intensément consciente, tandis que son antagoniste demeure refoulée et inconsciente. Cette corrélation est le résultat du processus de refoulement. Le refoulement, en effet, a souvent été effectué de telle sorte que la pensée opposée à celle qui doit être refoulée a été renforcée à l'excès. J'appelle ceci renforcement de réaction et je qualifie cette pensée, qui s'est affirmée dans le conscient et se montre indissoluble à la manière d'un préjugé, de pensée réactionnelle. Ces deux idées sont alors l'une à l'autre comme les pointes d'un couple d'aiguilles aimantées astatiques. L'idée réactionnelle

1. Outre le texte de "Dora" cité *infra*, cf. notre discussion du ch. VII et les textes qu'elle allègue. Voir, notamment, *Die Verneinung* (1925), dans *Werke aus den Jahren 1925-1931*, in *Gesammelte Werke*, XIV, Frankfurt, Fischer, 1968, pp. 11-15; trad. H. Hoesli, *La négation*, dans *Revue française de psychanalyse*, t. VII, no 2, 1934, pp. 174-177. Voir aussi Jean Hyppolyte, *Commentaire parlé sur la Verneinung de Freud*, dans Jacques Lacan, *Ecrits*, Appendice, Paris, Editions du Seuil, 1966, pp. 879-887.

2. *Ibid.*, trad. cit., p. 174.

retient, grâce à un certain excès d'intensité, la pensée choquante dans le refoulement mais, pour cette raison, elle est elle-même "amortie" et rendue inattaquable par le travail intellectuel conscient. Le moyen propre à enlever à l'idée prévalente sa force trop grande est alors de rendre consciente l'idée inconsciente qui lui est opposée. 1

Nous aurons l'occasion de voir, au chapitre VII, le plein sens de cette dernière phrase et l'intérêt de Freud pour la condition des contraires dans le connaissant.

Inutile d'allonger davantage ce parcours: la direction en est d'ores et déjà claire.

4. *Le point de vue des philosophes*

Pour les raisons indiquées au début de ce chapitre, il nous faut dès maintenant avoir égard aux opinions des philosophes qui, de notre temps, se sont préoccupés d'approfondir la condition des contraires en tant que tels, au point d'y voir la loi fondamentale du devenir.

Après avoir constaté de quelle manière ces philosophes affirment le caractère fondamental de la contrariété, nous examinerons les analyses de ceux, parmi eux, qui semblent avoir le plus réfléchi sur les propriétés des contraires. Puis nous jetterons un coup d'œil sur les propos de quelques philosophes modernes, ne fût-ce qu'afin d'y découvrir

1. *Bruchstück einer Hysterie-Analyse*, dans *Werke aus den Jahren 1904-1905*, in *Gesammelte Werke*, V, p. 215; trad. Marie Bonaparte et Rudolph M. Loewenstein, dans *Cinq psychanalyses*, Paris, P.U.F., 1966, p. 39. Les soulignés sont de Freud.

des divergences, s'il en est.

Les plus notoires d'entre les philosophes qui, à notre époque, accordent une priorité absolue à la contrariété, ce sont sans doute les théoriciens orthodoxes du marxisme, aux yeux desquels l'unité et la lutte des contraires ne sont rien de moins que l'âme même de la "dialectique" matérialiste. Selon Mao Tsé-toung, dès 1937, "la loi de la contradiction inhérente aux choses, aux phénomènes, ou loi de l'unité des contraires, est la loi fondamentale de la dialectique matérialiste".¹

Et vingt ans plus tard:

La philosophie marxiste considère que la loi de l'unité des contraires est la loi fondamentale de l'univers. Cette loi agit universellement aussi bien dans la nature que dans la société humaine et dans la pensée des hommes. Les aspects opposés de la contradiction coexistent à la fois dans l'unité et dans la lutte, c'est cela même qui pousse les choses et les phénomènes à se mouvoir et à changer.²

Opinion qu'il appuie sur celle de Lénine, lequel note, à propos de la *Science de la logique* de Hegel: "On peut brièvement définir la dialectique comme la théorie de l'unité des contraires. Par là on saisira le noyau de la dialectique, mais cela exige des explications et un développement".³ Or, M. Herbert Marcuse a raison de le rappeler, "la logique

1. *A propos de la contradiction*, (1937) dans Mao Tsé-toung, *Écrits choisis en trois volumes*, traduction et notes de l'édition officielle de Pékin, Paris, Maspero, 1967, vol. II, p. 5.

2. *De la juste solution des contradictions au sein du peuple* (1957), dans *trad. cit.*, vol. III, p. 103.

3. V.I. Lénine, *Cahiers philosophiques*, trad. cit. p. 182, à propos de la *Science de la logique*, de Hegel (septembre-décembre 1914).

dialectique est la pierre angulaire de la théorie marxiste",¹ et aucune des "innovations" du marxisme soviétique "ne va à l'encontre de la logique dialectique marxiste (et même hégélienne)".²

Aussi bien les néo-marxistes ne professent-ils rien de nouveau à cet égard. Soucieux de contribuer "à la renaissance moins des études hégéliennes que d'une faculté mentale en danger de disparition: le pouvoir de la pensée négative",³ M. Marcuse, après avoir évoqué la formule de "négation déterminée", précise: "Cette expression, qui désigne le maître-principe de la pensée dialectique, ne peut être expliquée autrement que par une interprétation textuelle de la Logique".⁴ Vers le début de son chapitre sur la *Science de la Logique*, il ajoute: ce que Hegel "a découvert et utilisé en propre, c'est une forme définie de dynamisme, celui de la négativité, où résident la nouveauté de sa logique et sa signification ultime: la méthode philosophique mise au point par Hegel entend refléter le processus même de la réalité et en reconstruire la forme adéquate."⁵

1. Herbert Marcuse, *Le marxisme soviétique* (1958), trad. Caze, Gallimard, Paris, 1963, p. 183.

2. *Ibid.*, p. 184.

3. Herbert Marcuse, *Raison et révolution* (1939), trad. Castel et Gonthier, Paris, Les Editions de Minuit, 1968, Préface, *Note sur la dialectique*, (1960), p. 41.

4. *Ibid.*, p. 46.

5. *Ibid.*, p. 166.

M. Marcuse n'a pas tort, croyons-nous: Hegel est bel et bien le père de ladite "dialectique". Voici donc l'exposé que fait M. Marcuse de ce "processus même de la réalité", en quelques extraits représentatifs.

La négativité, on l'a vu, est à l'oeuvre dans le processus même de la réalité, si bien que rien de ce qui existe n'est vrai sous sa forme donnée: chaque chose particulière doit développer de nouvelles conditions et de nouvelles formes pour accomplir ses virtualités. L'existence des choses est donc fondamentalement négative: elles existent toutes hors de, et privées de, leur vérité, et leur mouvement manifeste, guidé par leurs puissances latentes, est leur progrès vers cette vérité. Cette progression, toutefois, n'est pas directe et continue. En effet, la négation qu'inclut toute chose détermine son être; et la partie essentielle de la réalité d'une chose est faite de ce que cette chose n'est pas, de ce qu'elle exclut et repousse comme son opposé. 1

Nous aurons l'occasion d'expliquer cette idée de vérité, et celle de la privation, au chapitre VI. On aura reconnu la première propriété des contraires, l'exclusion. La deuxième, l'implication, apparaît à la page suivante:

En vertu de la négativité qui appartient à sa nature, chaque chose est attachée à son opposé. Pour être ce qu'elle est réellement, il lui faut devenir ce qu'elle n'est pas. Ainsi, dire que toute chose se contredit elle-même, c'est dire que son essence contredit son mode donné d'existence: sa nature véritable qui est, en dernière analyse, son essence l'oblige à "transcender" le mode d'existence dans lequel elle se trouve et à passer dans un autre. 2

-
1. *Ibid.*, p. 167.
 2. *Ibid.*, p. 168.

En terminologie hégélienne, cette "unité de contraires" acquiert parfois la désignation d'unité d'être et de non-être, d'être et de néant. Elle est, d'autre part, "la première vérité" du système:

Pour Hegel, il n'est pas une chose au monde qui ne porte en elle cette corrélation de l'être et du non-être: toute chose est dans la mesure où, à chaque moment de son être quelque chose qui n'est pas encore vient à l'être, et quelque chose qui actuellement est, passe au non-être. Les choses ne sont que parce qu'elles naissent et meurent. En d'autres termes: l'être doit se concevoir comme devenir. L'implication mutuelle de l'être et du non-être est maintenant manifeste dans la structure de tous les existants, et elle doit se retrouver dans chaque catégorie logique: "Cette unité de l'être et du néant est acquise une fois pour toutes comme vérité première, fondement et élément de tout ce qui suit; en conséquence, outre le devenir lui-même, toutes les déterminations logiques ultérieures, (...) finalement tous les concepts de la philosophie, sont des exemples de cette unité".¹

"La première catégorie participant à ce processus, poursuit l'auteur, est la qualité. On a vu que tout être dans le monde est déterminé: la première tâche de la logique est d'explorer cette détermination. Quelque chose est déterminé quand il diffère qualitativement de tout autre être".² Ce qui l'amène à la "négation de la négation":

L'être déterminé est plus qu'un flux de qualités changeantes: quelque chose se maintient dans ce flux, quelque chose qui passe certes en d'autres choses, mais qui s'oppose aussi à elles en tant qu'être pour soi.

1. *Ibid.*, p. 173, Cf. G.W.F. Hegel, *Wissenschaft der Logik*, éd. Georg Lasson (1934), Hamburg, Meiner, 1963, vol. I, p. 67. Pour le texte cité par M. Marcuse, cf. *ibid.*, p. 70.

2. Marcuse, *loc. cit.*, p. 175.

Cet "aliquid" peut seulement exister comme produit d'un processus par lequel il intègre son altérité dans son être propre. Son existence, dit Hegel, se réalise par "la négation de la négation": la première négation est l'altérité dans laquelle il passe; la seconde est l'incorporation de cet autre dans son propre sol. 1

Vu que la "négation de la négation" émergera de nouveau et de façon plus claire, dans la suite de ce chapitre, ainsi qu'au prochain, nous ne nous y attarderons point cette fois. Le texte suivant semble en partie un écho, *mutatis mutandis*, d'Anaximandre:

Une forme donnée d'existence ne peut déployer son contenu sans périr. Il faut que le nouveau soit vraiment la négation de l'ancien, et non une simple réforme ou amélioration. Sans doute, la vérité ne tombe pas toute faite du ciel, et il faut bien que le nouveau ait en quelque sorte préexisté dans le sein de l'ancien. Mais il y existait seulement comme virtualité: sa réalisation effective était exclue par la forme d'être en place et il faut faire éclater cette forme donnée: "Les changements d'être" signifient "un devenir-autre, lequel rompt la continuité progressive et représente un qualitativement autre par rapport à l'état d'existence précédent". A strictement parler, il n'y a pas dans le monde de progrès rectiligne; l'apparition de chaque condition nouvelle implique une solution de continuité; la naissance du nouveau est la mort de l'ancien. 2

Il est difficile, on le voit, d'affirmer plus nettement, non seulement que "la destruction d'un objet déterminé est la génération d'un autre et réciproquement", comme dit Aristote, ³ mais aussi que cette généra-

1. *Ibid.*, p. 176. Cf. Hegel, *loc. cit.*, p. 103.

2. *Ibid.*, p. 185. Cf. Hegel, *loc. cit.*, p. 383.

3. *De Gen. et Corr.*, I, c. 3, 318 a 23, trad. Mugler.

tion est incluse dans ce qui était.

Enfin, au coeur de son exposé, M. Marcuse effectue une synthèse. "Les lois de la réflexion élaborées par Hegel sont les lois fondamentales de la dialectique et elles vont être brièvement présentées".¹

Suivent ces lignes contenant la substance de cette présentation:

L'essence désigne l'unité de l'être, son identité à travers le changement. Quelle est au juste cette unité ou identité ? Ce n'est pas un substrat fixe et permanent, mais un processus dans lequel toute chose est aux prises avec ses contradictions inhérentes, et se développe comme résultat de cette lutte. Conçue de cette manière, l'identité inclut son contraire, la différence; elle comporte une auto-différenciation et une unification consécutive. Chaque existant se précipite dans la négativité et ne demeure ce qu'il est que par la négation de cette négativité; il se scinde en une multitude d'états et de relations à d'autres choses qui lui sont primitivement étrangères, mais deviennent une partie de lui-même une fois soumises à l'action de son essence. L'identité est ainsi la même chose que la "totalité négative" dont on a vu qu'elle représente la structure de la réalité; "l'identité est la même chose que l'essence".

Ainsi comprise, l'essence décrit le processus véritable de la réalité: "L'examen de toute chose montre en elle-même que, dans son identité (*Gleichheit*) à soi, elle est différente (*ungleich*) de soi et en contradiction avec soi, et, dans sa différence (*Verschiedenheit*) et sa contradiction, identique à soi. Elle est en elle-même transition d'une de ces déterminations à l'autre, et cela parce que chacune d'elles en soi-même est son propre contraire."²

Retenons cette dernière phrase de Hegel, en particulier l'expression:

1. Marcuse, *loc. cit.*, p. 190.

2. *Ibid.*, pp. 190-191, Cf. Hegel, *op. cit.*, II, p. 26 et p. 27.

"chacune d'elles en soi-même est son propre contraire". On en pourra mieux saisir le sens plus tard. Nous aurons à reparler également de l'interprétation marcusienne.

Voyons toutefois comment l'entendent d'autres théoriciens de la lignée marxiste, même dissidents. M. Sartre, dans la *Critique de la raison dialectique*, après avoir fait sienne la position de Marx touchant la primauté de la *praxis*,¹ et fustigé ensuite "la dialectique de la Nature" à la Engels,² réaffirme en fin de compte que l'"universalité dialectique doit s'imposer *a priori* comme une nécessité".³ La Raison dialectique de Hegel sera réinstituée lorsqu'on aura retrouvé son "intelligibilité originelle";⁴ c'est-à-dire quand on aura vu que "l'intelligibilité fondamentale de la Raison dialectique - si celle-ci doit exister - est celle d'une totalisation".⁵ Puis il enchérit: "En fait, chacune de ces prétendues lois dialectiques retrouve une intelligibilité parfaite si l'on se place du point de vue de la totalisation."⁶

Ce point de vue, dès lors, quel est-il ? Le suivant :

1. V. Jean-Paul Sartre, *Critique de la raison dialectique*, Paris, Gallimard, 1960, p. 122.

2. Cf. *ibid.*, pp. 127-130.

3. *Ibid.*, p. 130.

4. *Ibid.*, p. 137.

5. *Ibid.*

6. *Ibid.* Il s'agit des "lois énoncées par Hegel ou par ses disciples" sur l'opposition comme "moteur du processus dialectique", et sur la "négation de la négation".

Si quelque chose, en effet, doit exister, qui se présente comme l'unité synthétique du divers, il ne peut s'agir que d'une unification en cours, c'est-à-dire d'un acte. (...) Cet acte (...) tente d'opérer la synthèse la plus rigoureuse de la multiplicité la plus différenciée: ainsi par un double mouvement, la multiplicité se multiplie à l'infini, chaque partie s'oppose à toutes les autres et au tout en voie de formation, cependant que l'activité totalisante resserre tous les liens et fait de chaque élément différencié son expression immédiate et sa médiation par rapport aux autres éléments. A partir de là, l'intelligibilité de la Raison dialectique peut être aisément établie: elle n'est rien d'autre que le mouvement même de la totalisation. Ainsi - pour ne prendre qu'un exemple - c'est dans le cadre de la totalisation que la négation de la négation devient affirmation. 1

C'est là une autre manière de soutenir qu'il y a unité dans les différences. M. Sartre spécifie en note que "ce que j'appelle tout n'est pas une totalité mais l'unité de l'acte totalisateur en tant qu'il se diversifie et s'incarne dans les diversités totalisées".² Plus loin, il explique comment "le mouvement du négatif reçoit son intelligibilité":

La détermination sera négation réelle si elle isole le déterminé au sein d'une totalisation ou d'une totalité. Or la praxis née du besoin est une totalisation dont le mouvement vers sa propre fin transforme pratiquement l'environnement en une totalité. De ce double point de vue, le mouvement du négatif reçoit son intelligibilité. D'une part, en effet, l'organisme engendre le négatif comme ce qui détruit son unité: la désassimilation et l'excréition sont les formes encore opaques et biologiques de la négation en tant qu'elles sont un mouvement orienté de rejet; de la même façon le manque apparaît par la fonction, non seulement comme simple lacune inerte mais comme une opposition de la fonction à elle-même; le

1. *Ibid.*, pp. 138-139.

2. *Ibid.*, p. 140.

besoin enfin pose la négation par son existence même puisqu'il est lui-même une première négation du manque. En un mot l'intelligibilité du négatif comme structure de l'être ne peut apparaître qu'en liaison avec un processus de totalisation en cours; la négation se définit comme force opposée à partir d'une force première d'intégration et par rapport à la totalité future comme destin ou comme fin du mouvement totalisateur. Plus profondément et plus obscurément, l'organisme lui-même comme dépassement de la multiplicité d'extériorité est une première négation univoque, car il conserve en soi la multiplicité et s'unifie contre elle sans pouvoir la supprimer. Elle est son danger, son risque perpétuel et, en même temps, sa médiation avec l'univers matériel qui l'entoure et qui peut le nier. Ainsi la négation est déterminée par l'unité; c'est même par l'unité et dans l'unité qu'elle peut se manifester. 1

Le moins qui ressort de ces textes de M. Sartre est que, si le négatif détruit, il dépend néanmoins d'une unité et contient en quelque sorte son opposé. Nous verrons au prochain chapitre qu'il s'en dégage davantage encore.

Les idéalistes néo-hégéliens d'Italie, Benedetto Croce et Giovanni Gentile, malgré leurs profondes divergences, donnent eux aussi la première place à une certaine unité des opposés. Pour Croce, en cela consiste précisément ce qu'il y a de toujours vivant dans la philosophie de Hegel: "l'universel concret, unité dans la distinction et dans l'opposition, est le vrai et complet principe d'identité" qu'il transforme "en son propre suc et sang".² Telle est, à son avis, la solution du

1. *Ibid.*, p. 170.

2. "L'universale concreto, unità nella distinzione e nell' opposizione, è il vero e compiuto principio d'identità che non lascia sussistere separatamente, né come suo compagno né como suo rivale, quello delle vecchie dottrine, perché l'ha risoluto in sé, trasformandolo in proprio.../

"problème des opposés" au sujet duquel "l'esprit humain s'est toujours tourmenté".¹ Or quelle est-elle, au juste ?

Et voici que Hegel lance son cri d'allégresse, le cri de joie de la découverte, l'euréka, son principe de solution du problème des contraires: principe très simple et qui paraît tellement naturel qu'il mériterait d'être mis au même rang que ceux que symbolise l'oeuf de Colomb. Les contraires ne sont pas une illusion, et l'unité n'est pas une illusion. Les contraires s'opposent entre eux, mais ils ne s'opposent pas à l'unité, puisque l'unité vraie et concrète n'est autre chose que l'unité, ou synthèse, des contraires: elle n'est pas immobilité, mais mouvement; elle n'est pas état stationnaire, mais développement. Le concept philosophique est un universel concret, et, par cela, il est la pensée de la réalité en tant qu'à la fois unie et divisée. Ainsi seulement la vérité philosophique répond à la vérité poétique et la palpitation de la pensée à la palpitation des choses. ²

Bref, la solution serait que l'unité des contraires ne contredit nullement leur mutuelle exclusion, ni celle-ci, l'unité. N'avons-nous pourtant pas déjà vu cela ?

Pour conventionnelle qu'elle soit, l'interprétation que Croce entreprend, par la suite, de l'*Aufhebung* de Hegel a l'avantage de respecter, à quelques mots près, la terminologie du philosophe et d'être

...succo e sangue." C'est la conclusion du premier chapitre de *Ciò che è vivo e ciò che è morto della filosofia di Hegel* (1906), intitulé *La dialettica o la sintesi degli oppositi*, dans Benedetto Croce, *Saggio sullo Hegel*, Bari, Laterza, 1948, p. 23.

1. *Ibid.*, p. 10.

2. *Ibid.*, pp. 14-15; nous citons, cette fois, la traduction d'Henri Burriot, *Ce qui est vivant et ce qui est mort de la philosophie de Hegel*, Paris, Giard et Brière, 1910 (Wm. C. Brown Reprint Library, Dubuque, Iowa), pp. 16-17.

relativement claire. Nous la transcrivons donc.

Hegel nomme sa doctrine relative aux contraires la *dialectique*, repoussant comme susceptibles d'engendrer des équivoques les autres formules de l'*unité* et de la *coincidence des contraires*, car celles-ci ne mettent en relief que l'*unité* et non, en même temps, l'*opposition*. Les deux éléments abstraits ou plutôt les contraires pris en eux-mêmes, dans leur séparation, sont appelés par lui *moments*, par une image tirée des moments du lever, et ce nom de moment est donné parfois aussi au troisième terme, à celui de la synthèse. Le rapport des deux premiers au troisième est exprimé par le mot *ré-soudre* ou *surmonter* (*aufheben*), qui, comme Hegel nous le fait remarquer, signifie que les deux moments sont niés en tant que pris séparément, mais qu'ils restent conservés dans la synthèse. Le second terme, par rapport au premier, se présente comme une *négation* et le troisième, par rapport au second, comme une *négation de la négation*, ou une négativité absolue qui est ensuite une affirmation absolue. Si, pour la commodité de l'exposition, l'on applique à ce rapport logique les symboles numériques, on peut appeler la dialectique une *triade* ou *trinité*, car elle est composée de trois termes: mais Hegel ne cesse de mettre en garde contre le caractère extérieur et arbitraire de cette symbolique numérique tout à fait impropre à exprimer la vérité spéculative. Et en effet, à parler net, dans la triade dialectique on ne pense pas trois concepts, mais un seul qui est l'universel concret dans sa constitution intime. 1

En la qualifiant de conventionnelle, nous voulions dire surtout que cette interprétation n'est rien de mieux qu'une description fort matérielle de la fameuse triade. Il est vrai qu'elle n'est pas la seule de cette sorte. La majeure partie de la littérature autour de la triade, ou bien répète ce genre de propos, ou bien utilise un langage encore plus abstrait. Nous y reviendrons. Tous accorderont, pour le moment, que

1. *Ibid.*, pp. 15-16; trad. Burriot, pp. 17-18.

les contraires semblent à la fois conserver leur caractère d'opposés et être cependant unis, selon le schéma ternaire tel que décrit par Croce.

En inscrivant la réserve, "à quelques mots près", nous avions à l'esprit surtout le mot "synthèse". Il est inexact, MM. Gustav Mueller et Walter Kaufmann l'ont fait valoir une fois pour toutes, de décrire le schéma ternaire, comme on le fait constamment, en termes de thèse, antithèse, synthèse.¹ Cette triade se trouve chez Kant, Fichte et Schelling, mais n'est mentionnée qu'une seule fois dans les vingt volumes de l'édition Glockner des œuvres de Hegel; et ce, à la fin de sa critique de Kant, dans ses *Leçons sur l'histoire de la philosophie*. M. Mueller fait remonter cette "légende" au professeur Chalybaeus, que Karl Marx aurait lu.² Ce qui est sûr, c'est qu'elle a été propagée surtout par la littérature marxiste. "Pour parler grec, écrit Marx, nous avons la thèse, l'antithèse et la synthèse. Quant à ceux qui ne connaissent pas le langage hégélien, nous leur dirons la formule sacramentelle: affirmation, négation, et négation de la négation."³ Les termes consacrés par Hegel sont "négation de la négation" et surtout

1. Cf. Gustav. E. Mueller, *The Hegel Legend of "Thesis-Antithesis-Synthesis"*, dans *Journal of the History of Ideas*, vol. 19, 1958, pp. 411-414; et Walter Kaufmann, *From Shakespeare to Existentialism*, New York, Doubleday, Anchor Books, 1960, pp. 165, sq. Hegel ne cache pas, par ailleurs, son mépris pour la "Triplicité" réduite à un "schéma sans vie": cf. *Phän.*, Hoffmeister, p. 41 et pp. 18-19; Hyppolite, I, p. 42 et p. 16.

2. *Loc. cit.*, pp. 413-414.

3. *Misère de la philosophie*, dans Proudhon-Marx, *Misère de la philosophie / Philosophie de la misère*, éd. J.-P. Peter, Paris, 10/18, p. 410.

"Aufhebung".¹

Ce dernier mot est capital. "L'essentiel de la pensée de Hegel se résume dans l'idée de l'Aufhebung", écrit on ne peut plus justement M. Jean Wahl.² Nul ne nierait que cette idée soit en effet l'âme de la dialectique hégélienne, d'autant qu'elle résume la triade. Au reste, presque toutes les controverses majeures autour de la philosophie hégélienne tournent autour d'elle, et elle imprègne tous les auteurs dont nous parlons actuellement. Nous l'aborderons de front au chapitre VI. Mais avant cela, comment traduire le verbe *aufheben*? "Risolvere" et "superare", que propose Croce, ne suffisent point, pas plus d'ailleurs que "dépasser" ou "sublimer", comme l'ont montré Alexandre Koyré et André Metz.³ Expliquons-nous.

Pour certains, le système hégélien est en quelque sorte fondé sur une équivoque. Le plus célèbre d'entre ceux-là est Kierkegaard:

Il y a dans le parler populaire une expression simple par laquelle on indique humoristiquement l'impossible: à la fois avoir la bouche pleine de farine et souffler; c'est à peu près le tour d'adresse que fait la spéculation.

1. Comme le reconnaît d'ailleurs Marx, témoin le texte cité, quant à la "négation de la négation"; pour *Aufhebung*, cf. *Manuscrits de 1844*, Paris, Editions sociales, 1968, pp. 141 sq.

2. *Etudes kierkegaardiennes*, Paris, Aubier, s.d., p. 133.

3. Cf. Alexandre Koyré, *Note sur la langue et la terminologie hégéliennes dans Etudes d'histoire de la pensée philosophique*, Paris, Colin, notamment pp. 191 sq.; et André Metz, *Les jeux de mots dans la dialectique hégélienne*, dans *Actes du XIII^e congrès des sociétés de philosophie de langue française*, Genève, 1966, pp. 160-163.

quand elle emploie un mot qui désigne justement son propre contraire. Pour rendre bien clair qu'elle ne sait parler d'aucune décision, la spéculation emploie elle-même un tel mot ambigu pour désigner cette espèce de compréhension qui est la compréhension spéculative. Et, si l'on regarde de plus près, la confusion devient encore plus évidente. *Aufheben* au sens de *tollere* veut dire détruire, au sens de *conservare* maintenir dans un état inchangé, ne rien faire avec ce qu'on garde. Quand le gouvernement *aufhebt* une société politique, il la détruit; si un homme conserve quelque chose pour moi, ce qui est important pour moi est justement qu'il ne lui fasse subir aucun changement. Aucun de ces deux sens n'est le philosophique *Aufheben*. La spéculation suspend, abolit, (*aufhebt*) ici toute difficulté et ne laisse en arrière que celle de savoir ce que je dois à proprement parler comprendre par ce qu'elle fait avec cet *Aufheben*? 1

Qu'est-ce à dire ?

Le verbe *aufheben* signifie, en allemand courant, "mettre de côté en haut pour conserver"; "soulever" mais pour garder en réserve. On dit, par exemple, "ich will die Konfitüre für den nächsten Winter aufheben": "Je vais mettre les confitures de côté pour l'hiver prochain"; ou encore, "ich will den Rest dieser Suppe für morgen aufheben": "Je vais mettre le reste de cette soupe en réserve pour demain". Il désigne donc l'action d'élever des objets concrets, tels que fruits ou denrées périssables, sur les rayons d'une étagère ou d'une armoire. Semblablement, on *aufhebt* les barrières d'un passage à niveau, on les soulève, les tire de côté, mais on ne les abolit pas pour cela.

1. Søren Kierkegaard, *Postscriptum aux miettes philosophiques*, trad. Paul Petit, Paris, Gallimard, 1949, p. 147.

C'est là l'usage le plus caractéristique de ce verbe en langue ordinaire. Il a par conséquent le double sens de supprimer et de conserver; considéré abstrairement - abstraction faite de l'action signifiée - il devient aussitôt un mot possédant simultanément deux sens parfaitement contraires. Te supprimer n'est guère te conserver, ni te conserver, te supprimer, sinon en bonne comédie. D'où la satire de Kierkegaard. Ce qui n'empêche pas ce mot, il est vrai, d'avoir parfois un ou l'autre sens seulement: "ich hebe den Stein auf": "je soulève la pierre", ne suggère pas nécessairement sa conservation; "die Umsatzsteuer ist aufgehoben": "l'impôt est aboli", peut vouloir dire suppression tout court.

On devine toutefois les possibilités du double sens. Je supprime les confitures en vue de la conservation; cette conservation nécessite leur suppression (de la table de la cuisine, par exemple). Si bien que la suppression implique la conservation, et celle-ci entraîne la suppression. L'implication mutuelle d'exclure et de conserver est ainsi contenue, de manière nécessaire, en un verbe identique.

Voilà qui permet peut-être de mieux comprendre l'importance que Hegel attache au sens courant de *aufheben*. Ainsi insiste-t-il avec fierté sur la vertu de ce *Doppelsinn* (double sens), en une *Zusatz* de l'Encyclopédie:

Ce double sens idiomatique, d'après lequel le même mot a une signification négative et une signification positive, ne doit pas être considéré comme fortuit (*zufällig*), encore moins doit-on en faire le reproche à la langue comme étant une source de confusion; au contraire, il faut

y reconnaître l'esprit spéculatif de notre langue (*spekulative Geist unserer Sprache*), transcendant le pur ou bien... ou bien... (*Entweder-Oder*) de l'entendement. 1

Mais c'est dans la *Science de la logique* elle-même qu'il y apporte son commentaire le plus développé: nous citons la traduction de M. Jankélévitch, la modifiant toutefois, en particulier au mot *aufheben*, que nous rendons par "mettre de côté" au lieu de "supprimer":

*Mettre de côté et le mis de côté (l'idéal) est un des concepts les plus importants de la philosophie, une détermination fondamentale, qui revient à tout instant, dont il importe de bien savoir le sens, détermination qu'il faut surtout bien distinguer du néant (*Nichts*). Ce qui se met de côté ne devient pas pour cela néant. (...)* Dans le langage courant, *mettre de côté* a un double sens: celui de conserver, de maintenir, et celui de faire cesser, de mettre un terme. Conserver, maintenir, implique en outre une signification négative, à savoir qu'on enlève à quelque chose, pour le conserver, son immédiateté, son être-là (*Dasein*) accessible aux influences extérieures. C'est ainsi que ce qui est mis de côté est en même temps ce qui est conservé, mais a seulement perdu son immédiateté, sans être pour cela anéanti. Lexicologiquement, ces deux déterminations de mettre de côté peuvent être considérées comme deux *significations* de ce mot. On pourrait donc trouver surprenant qu'une langue en soit venue à employer un seul et même mot pour désigner deux déterminations contraires (*entgegengesetzte*). La pensée spéculative ne peut que se réjouir de trouver dans la langue des mots ayant par eux-mêmes une signification spéculative, et la langue allemande possède plusieurs de ces mots. Le double sens du mot latin: *tollere* (que le mot d'esprit de Cicéron: *tollendum esse Octavium* a rendu célèbre) ne va pas jusque-là; il se contente de

1. Ed. Hermann Glockner (1927), Stuttgart, Frommann, 1965, *System der Philosophie*, 4e édition, vol. I, p. 229. Pour la conception hégélienne du langage, voir notamment *Die Philosophie des Geistes*, *passim* (éd. Löwith-Riedel, Frankfurt, 1968). Cf. en outre, la très bonne introduction de M. Guy Planty-Bonjour à sa traduction: Hegel, *La première Philosophie de l'Esprit*, Paris, P.U.F., 1969.

faire ressortir la détermination affirmative.' On ne met de côté une chose qu'en faisant en sorte que cette chose forme une unité avec son contraire (*Einheit mit seinem Entgegengesetzten*); dans cette détermination plus approchée, on peut lui donner le nom de *moment*. Dans le cas du levier, on appelle *moment* le *poids* et la *distance* à partir d'un certain point, et cela à cause de *l'identité* de leur action (*der Dieselbigkeit ihrer Wirkung*), quelles que soient, par ailleurs, les différences que comporte un réel, comme le *poids*, ou un idéal représenté par la simple détermination spatiale, par la *ligne*. Un autre fait, qu'on constatera encore plus souvent, consiste en ce que le langage philosophique artificiel se sert, pour exprimer les déterminations réfléchies, de termes latins et cela, soit parce que la langue maternelle ne possède aucune expression pour les désigner, soit parce que, bien qu'elle les possède, comme c'est le cas ici, ces termes se rapportent davantage à l'immédiat, alors que ceux de la langue étrangère se rapportent davantage au réfléchi. 1

Relevons: "à cause de l'identité de leur action". Les exemples d'usage courant que nous donnions, il y a un instant, illustraient également une telle identité. Mettre de côté la confiture est un mouvement qui comporte au principe suppression et au terme conservation; la première est le moyen, la seconde la fin. Qui dit l'un dit l'autre, parce que fin et moyen (ou principe et terme) sont des corrélatifs. Le double sens de l'expression n'est par suite qu'une réflexion de cette corrélation essentielle de deux actions apparemment incompatibles dans l'abstrait.

Quoi qu'il en soit, il est maintenant clair que c'est un peu trahir la langue même de Hegel que de traduire *aufheben* par un verbe plus

1. *Wissenschaft der Logik*, Lasson, I, pp. 93-94; cf. trad. S. Jankélévitch, *Science de la Logique*, Paris, Aubier, 1947, tome I, pp. 101-102. C'est l'auteur qui souligne.

abstrait comme "sublimer", et les autres.¹ W.T. Stace observait fort justement que "the English phrase 'to put aside' has a similar double meaning. To put a thing aside may mean to put it out of the way, to have done with it, abolish it. Or it may mean to put aside for future use, to keep and preserve it."² Il en va pareillement de "mettre de côté", en français, qu'emploie d'ailleurs M. Gibelin dans ses traductions de Hegel: vu qu'elle rend bien, en langue courante, le double sens concret, c'est donc cette expression que nous préférions.

Jeu de mots qu'*Aufhebung* dans la bouche de Hegel ? Cela reste à voir, à l'usage qu'il en fait lui-même. Poursuivons, entretemps, notre revue des opinions.

Si Gentile, de son côté, considère comme "une véritable *crux philosophorum* plantée par Hegel"³ le fait d'avoir d'abord posé "l'unité de la diversité"⁴ dans le devenir, c'est parce qu'il veut y substituer

1. Un des plus récents semble être "sursumer", qu'adopte M. Pierre-Jean Labarrière, dans *Structures et mouvement dialectique dans la Phénoménologie de l'Esprit de Hegel* (Paris, Aubier, 1968; cf. p. 309). Pour fondé qu'il soit sur la dérivation étymologique d'*aufheben*, il a néanmoins l'inconvénient d'être abstrait. Tout à la fin de sa vie, Hegel insistera encore, à propos de mots comme *Aufhebung*: "Die Philosophie bedarf daher überhaupt keiner besondern Terminologie": "Aussi bien la philosophie n'a-t-elle besoin d'aucune terminologie spéciale" (*Wissenschaft der Logik*, Lasson, I, p. 10; trad. Jankélévitch, p. 13). Nous en reparlerons au chapitre VI.

2. *The Philosophy of Hegel* (1923), New York, Dover, 1955, p. 106.

3. Giovanni Gentile, *Teoria generale dello spirito come atto puro* (1912), 5ème édition, Firenze, Sansoni, 1938, p. 56. Cf. *La riforma della dialettica hegeliana* (1913), Firenze, Sansoni, 1954, cap. 1.

4. "Unita del Diverso", *ibid.*, p. 55.

"le penser dans son actuabilité" qui est, lui, "unité et multiplicité tout ensemble, identité et différence".¹ Il y a donc accord sur le point qui nous occupe.

Chez les néo-hégéliens anglais, on rencontre encore une doctrine de l'identité des opposés sous forme de vérité cruciale. Dans son essai, *Contradiction and the Contrary*, Bradley écrit: "Cette union immédiate de l'un et du multiple est un 'fait ultime' d'où nous partons".² "En bref, avait-il dit, 'l'identité des opposés', loin d'entrer en conflit avec la loi de la contradiction, a droit au titre de seul point de vue qui en satisfasse les exigences, la seule théorie qui partout refuse d'accepter une contradiction fixe."³ Plus formellement hégélien encore

1. *Ibid.*, pp. 44-45: "per noi il pensiero pensato suppone il pensiero pensante; e la vita e verità di quello sta nell'atto di questo. Il quale nella sua attuosità, che è divenire o svolgimento, pone bensì come suo proprio oggetto l'identico, ma appunte mercè il processo del suo svolgimento, che non è identità, cioè unità astratta, ma come si è detto, unità e molteplicità insieme, identità e differenza." Cf. *Sistema di logica come teoria del conoscere*, Sansoni, Firenze, 1959, vol. II, pp. 39-40, et l'article de Carmelo Vigna, *La dialettica gentiliana*, dans *Giovanni Gentile, La vita e il pensiero*, Sansoni, Firenze, 1966, pp. 270-303. Devant l'accusation de "mysticisme de l'acte" soulevée notamment par Croce contre l'actualisme de Gentile, ce dernier répond en distinguant entre le mysticisme "comme unité du multiple" ou "exigence d'unité". V. *Introduzione alla filosofia*, Firenze, Sansoni, 1933, p. 273.

2. "This immediate union of the one and many is an 'ultimate fact' from which we start, and to hold that feeling, because immediate, must be simple and without diversity is, in my view, a doctrine quite untenable (F.H. Bradley, *Appearance and Reality*, 2e édition, London, 1897, Appendix, Note A [reprinted with omissions from *Mind*, N.S., no 20], p. 508)."

3. "In short 'the identity of opposites', far from conflicting with the Law of Contradiction, may claim to be the one view which satisfies its demands, the only theory which everywhere refuses to accept a standing contradiction (*Ibid.*, p. 507)."

que Bradley, Bosanquet rattache expressément son enseignement sur la "contradiction et la négativité", à l'*Aufhebung*.¹ Enfin, G.R.G. Mure, de loin le plus nuancé des idéalistes anglais, réaffirme l'"identity in difference".²

En ce qui concerne les idéalistes français, nous nous contenterons, pour finir, de citer Hamelin:

...le fait de l'union des opposés (...) s'étend aux oppositions de tous les degrés. Ainsi aux deux premiers moments que nous avons déjà trouvés dans toute notion, il faut en ajouter un troisième, la Synthèse. Thèse, antithèse et synthèse, voilà dans ses trois phases la loi la plus simple des choses. Nous la nommerons d'un seul mot la *Relation*.³

En somme, une doctrine posant, d'une manière ou d'une autre, à la fois l'unité et la lutte des contraires, est commune à tous les philosophes du jour, ou du siècle, qui ont mis au premier rang la condition des contraires - ou, ce qui revient au même, nous le verrons, "la négativité".

1. Voir Bernard Bosanquet, *The Principle of Individuality and Value* (Gifford Lectures), London, 1912, pp. 225 sq., en particulier p. 231; cf. *Contradiction and Reality*, dans *Mind*, N.S. xv (1906), no 57, pp. 1-12, réimprimé dans *Science and Philosophy*, London, 1927, pp. 76-88. A propos des tentatives bradleyennes de modifier la doctrine de Hegel sur ce point, et des corrections apportées par Bosanquet, voir François Houang, *Le néo-hégélianisme en Angleterre*, Paris, Vrin, 1954, pp. 20-21; 31-32; 51-52; 91-95; 115-120; 125 sq.

2. Cf. son excellent *A Study of Hegel's Logic*, Oxford, 1950, pp. 97 sq. Voir aussi *Retreat from Truth*, Oxford, Blackwell, 1958, *paseim*; pour une critique de Bradley à la lumière de Hegel, cf. p. 190.

3. O. Hamelin, *Essai sur les éléments principaux de la représentation* (1925), P.U.F., 1952, p. 2.

5. *Les propriétés des contraires selon les marxistes orthodoxes.*

Comme ce sont néanmoins les théoriciens orthodoxes du matérialisme dialectique qui se sont le plus souciés de marquer les propriétés des contraires, consultons-les de plus près à ce sujet. D'abord Mao, remontant ensuite à Lénine, puis à Engels, en alignant leurs meilleurs propos s'y rapportant.

Le *skopos* de l'essai de Mao sur la "contradiction" semble être le suivant:

La conception dialectique du monde nous apprend surtout à observer et à analyser le mouvement contradictoire dans les différentes choses, les différents phénomènes, et à déterminer, sur la base de cette analyse, les méthodes propres à résoudre les contradictions. C'est pourquoi la compréhension concrète de la loi de la contradiction inhérente aux choses et aux phénomènes est pour nous d'une importance extrême. 1

La matière se définissant comme ce qui est en mouvement, son universalité est fonction de celle du mouvement, qui est totale. Tout mouvement est constitué par des "contradictions". De là vient qu'autant il y aura d'espèces de "contradictions", autant il y aura de mouvements.

La connaissance de la matière par l'homme, c'est la connaissance de ses formes de mouvement, étant donné que, dans le monde, il n'y a rien d'autres que la matière en mouvement, le mouvement de la matière revêtant d'ailleurs toujours des formes déterminées. En nous penchant sur chaque forme de mouvement de la matière, nous devons porter notre attention sur ce qu'elle a de commun avec

1. *Loc. cit.*, p. 11.

les autres formes de mouvement. Mais ce qui est encore plus important, ce qui sert de base à notre connaissance des choses, c'est de noter ce que cette forme de mouvement a de proprement spécifique, c'est-à-dire ce qui la différencie qualitativement des autres formes de mouvement. C'est seulement de cette manière qu'on peut distinguer une chose d'une autre. Toute forme de mouvement contient en soi ses propres contradictions spécifiques, lesquelles constituent cette essence spécifique qui différencie une chose des autres. C'est cela qui est la cause interne ou si l'on veut la base de la diversité infinie des choses dans le monde. Il existe dans la nature une multitude de formes du mouvement: le mouvement mécanique, le son, la lumière, la chaleur, l'électricité, la dissociation, la combinaison, etc. Toutes ces formes du mouvement de la matière sont en interdépendance, mais se distinguent les unes des autres dans leur essence. L'essence spécifique de chaque forme de mouvement est déterminée par les contradictions spécifiques qui lui sont inhérentes. Il en est ainsi non seulement de la nature, mais également des phénomènes de la société et de la pensée. Chaque forme sociale, chaque forme de la pensée contient ses contradictions spécifiques et possède son essence spécifique. 1

Une première façon d'entendre l'implication des contraires est la suivante:

Dans la guerre, l'offensive et la défensive, l'avance et la retraite, la victoire et la défaite sont autant de couples de phénomènes contradictoires dont l'un ne peut exister sans l'autre. Les deux aspects sont à la fois en lutte et en interdépendance, cela constitue l'ensemble d'une guerre, impulse le développement de la guerre et permet de résoudre les problèmes de la guerre. 2

En un mot, le patient ne peut exister sans l'agent; une lutte comporte deux lutteurs. Mais Mao ira plus avant: "lorsque nous disons que,

1. *Ibid.*, pp. 16-17.

2. *Ibid.*, pp. 14

dans des conditions déterminées, il y a identité des contraires, nous considérons que ces contraires sont réels et concrets, et que la transformation de l'un en l'autre est également réelle et concrète."¹ Et c'est ici que se révèle le rôle essentiel de la matière. Il avait dit, en effet:

La dialectique matérialiste exclut-elle les causes externes ? Nullement. Elle considère que les causes externes constituent la condition des changements, que les causes internes en sont la base, et que les causes externes opèrent par l'intermédiaire des causes internes. L'oeuf qui a reçu une quantité appropriée de chaleur se transforme en poussin, mais la chaleur ne peut transformer une pierre en poussin car leurs bases sont différentes.²

Voici donc qu'il reprend:

Pourquoi l'oeuf peut-il se transformer en poussin, et pourquoi la pierre ne le peut-elle pas ? Pourquoi existe-t-il une identité entre la guerre et la paix et non entre la guerre et la pierre ? Pourquoi l'homme peut-il engendrer l'homme et non quelque chose d'autre ? L'unique raison est que l'identité des contraires existe seulement dans des conditions déterminées, indispensables. Sans ces conditions déterminées, indispensables, il ne peut y avoir aucune identité.³

Avant d'en tirer nous-même une première conclusion, suivons-le dans une élucidation antérieure. Toute la section V de l'essai est consacrée à "l'identité et la lutte" des contraires. Mao est conscient du paradoxe:

-
1. *Ibid.*, p. 44.
 2. *Ibid.*, p. 10.
 3. *Ibid.*, p. 45.

Il faut dès l'abord affirmer la lutte; or ceci pose une difficulté évidente: comment peut-on, du même coup, parler d'identité?

Les aspects contradictoires dans tout processus s'excluent l'un l'autre, sont en lutte l'un contre l'autre et s'opposent l'un à l'autre. Dans le processus de développement de toute chose comme dans la pensée humaine, il y a de ces aspects contradictoires, et cela sans exception. Un processus simple ne renferme qu'une seule paire de contraires, alors qu'un processus complexe en contient davantage. Et ces paires de contraires, à leur tour, entrent en contradiction entre elles. C'est ainsi que sont constituées toutes les choses du monde objectif et toutes les pensées humaines, c'est ainsi qu'elles sont mises en mouvement. Puisqu'il en est ainsi, les contraires sont loin d'être à l'état d'identité et d'unité; pourquoi parlons-nous alors de leur identité et de leur unité?

La réponse est double:

C'est que les aspects contradictoires ne peuvent exister isolément, l'un sans l'autre. Si l'un des deux aspects opposés, contradictoires, fait défaut, la condition d'existence de l'autre aspect disparaît aussi. Réfléchissez: l'un quelconque des deux aspects contradictoires d'une chose ou d'un concept né dans l'esprit des hommes peut-il exister indépendamment de l'autre? Sans vie, pas de mort; sans mort, pas de vie. Sans haut, pas de bas; sans bas, pas de haut. Sans malheur, pas de bonheur; sans bonheur, pas de malheur. Sans facile, pas de difficile; sans difficile, pas de facile. Sans propriétaire foncier, pas de fermier; sans fermier, pas de propriétaire foncier. Sans bourgeoisie, pas de prolétariat; sans prolétariat, pas de bourgeoisie. Sans oppression nationale par l'impérialisme, pas de colonies et de semi-colonies; sans colonies et semi-colonies, pas d'oppression nationale par l'impérialisme. Il en va ainsi pour tous les contraires; dans des conditions déterminées, ils s'opposent d'une part l'un à l'autre et, d'autre part, sont liés mutuellement, s'imprègnent réciproquement,

s'interpénètrent et dépendent l'un de l'autre; c'est ce caractère qu'on appelle l'identité. Tous les aspects contradictoires possèdent, dans des conditions déterminées, le caractère de la non-identité, c'est pourquoi on les appelle contraires. Mais il existe aussi entre eux une identité et c'est pourquoi ils sont liés mutuellement. C'est ce qu'entend Lénine lorsqu'il dit que la dialectique étudie "comment les contraires peuvent être... identiques". Comment peuvent-ils l'être ? Parce que chacun d'eux est la condition d'existence de l'autre. Tel est le premier sens de l'identité.

Mais est-il suffisant de dire que l'un des deux aspects de la contradiction est la condition d'existence de l'autre, qu'il y a identité entre eux et que, par conséquent, ils coexistent dans l'unité ? Non, cela ne suffit pas. La question ne se limite pas au fait que les deux aspects de la contradiction se conditionnent mutuellement: ce qui est encore plus important, c'est qu'ils se convertissent l'un en l'autre. Autrement dit, chacun des deux aspects contradictoires d'un phénomène tend à se transformer dans des conditions déterminées, en son opposé, à prendre la position qu'occupe son contraire. Tel est le second sens de l'identité des contraires. 1

Ainsi donc, pour Mao, il y a au fond de tout processus une mutuelle exclusion de contraires. La lutte est primordiale: "il y a lutte dans l'identité; sans lutte, il n'y a pas d'identité" ². "La lutte des contraires qui s'excluent mutuellement est absolue". ³ Et cependant, il n'empêche que les contraires soient identiques. En quels sens ? Premièrement, l'un est condition de l'autre. Il est manifeste que pour que la mort soit, il faut la vie. Le second sens, toutefois, est le plus important: les contraires se convertissent l'un en l'autre. De noir on ne devient pas chaud, ni de pierre, poussin, quelque favorables que

1. *Ibid.*, p. 41.

2. *Ibid.*, p. 48.

3. *Ibid.*, p. 47.

soient à la pierre les causes externes. Seul un homme engendre un homme.

Pourquoi ?

Parce que seules conviennent à la transformation d'un contraire en l'autre des "conditions déterminées". Ce sont elles qui font l'unité. Ces conditions sont intrinsèques aux choses, internes, passives même, tel l'oeuf par rapport à la chaleur ambiante. Or, il n'est que la matière qui réponde à ces exigences.

Tout de même que Marcuse, Mao fait écho à Anaximandre: "Il en a toujours été ainsi dans le monde: le nouveau chasse l'ancien, le nouveau se substitue à l'ancien, l'ancien s'élimine pour donner le nouveau, le nouveau émerge de l'ancien."¹ Mais peut-être aurions-nous dû dire plutôt: aux maîtres taoïstes.²

La position de Lénine ne diffère guère de celle de Mao, qui le cite du reste abondamment et le suit de près.

Dans ses notes sur la *Science de la logique* de Hegel, Lénine définit la dialectique comme suit:

La dialectique est la théorie qui montre comment les contraires peuvent être et sont habituellement (et deviennent) identiques - dans quelles conditions ils sont

1. *Ibid.*, p. 37.

2. Nous disons bien: peut-être. Encore que Mao ait le souci manifesté de rattacher son enseignement à la tradition chinoise, il est à remarquer qu'il se réclame toujours de l'autorité de Lénine chaque fois qu'il traite de l'unité et de la lutte des contraires; Lénine, pour sa part, faisant invariablement appel à celle de Hegel.

identiques en se convertissant l'un en l'autre - pourquoi l'entendement humain ne doit pas prendre ces contraires pour morts, pétrifiés, mais pour vivants, conditionnés, mobiles, se convertissant l'un en l'autre. 1

Ce qui ne devrait cependant pas faire croire que la lutte est oubliée, tant s'en faut: "L'unité (coincidence, identité, égalité d'action) des contraires est conditionnée, temporaire, passagère, relative. La lutte des contraires s'excluant réciproquement est absolue, de même que sont absolus le développement, le mouvement." 2

La raison en est que:

L'identité des contraires (leur "unité" devrait-on dire plus exactement peut-être ? bien qu'ici la distinction des termes identité et unité ne soit pas d'une grande importance. En un certain sens les deux sont justes) c'est la reconnaissance (la découverte) des tendances opposées, contradictoires, s'excluant mutuellement, dans tous les phénomènes et processus de la nature (y compris l'esprit et la société). La condition d'une connaissance de tous les processus du monde dans leur "auto-dynamique", dans leur développement spontané, dans leur vie vivante, est leur connaissance en tant qu'unité des contraires. Le développement est une "lutte" des contraires. 3

Surtout parce qu'il contient un mot hégélien important, celui de "médiation", que nous aurons à analyser en déterminant de l'*Aufhebung*, prenons note, enfin, du texte suivant de Lénine, allégué par Mao:

Pour connaître réellement un objet, il faut embrasser et

-
1. *Cahiers philosophiques*, trad. Vernant et Bottigelli, p. 90.
 2. *A propos de la dialectique*, *ibid.*, p. 280.
 3. *Ibid.*, pp. 279-280.

étudier tous ses aspects, toutes ses liaisons et "médiations". Nous n'y arriverons jamais intégralement, mais la nécessité de considérer tous les aspects nous garde des erreurs et de l'engourdissement. 1

En résumé, les vues de Lénine sont, il est aisé de le voir, particulièrement nettes. Tout dans le monde est processus, mouvement, développement. Le moteur absolu est l'exclusion mutuelle des contraires. Reste que les contraires se convertissent l'un en l'autre et sont dès lors identiques. La dialectique n'est autre que la reconnaissance et l'explicitation de ce double fait. Prenons donc acte de ce que Lénine attribue fermement aux contraires les deux mêmes propriétés que tous les précédents.

En ce qui concerne Engels, nous nous confinerons à l'*Anti-Dühring*, dont le chapitre XIII de la première partie contient un des exposés marxistes les mieux élaborés et les plus riches en exemples de la "négation de la négation". Le chapitre XII apporte auparavant une affirmation bien connue du primat de la "contradiction" dans l'être même. Il s'agit de faire admettre que "dans les choses et les processus eux-mêmes il y a une contradiction objectivement présente, qui, de surcroît, est une puissance de fait".² Mais laissons-le s'expliquer lui-même:

Tant que nous considérons les choses en repos et sans vie, chacune pour soi, l'une à côté de l'autre et l'une

1. Dans Mao, *A propos de la contradiction*, p. 22.

2. Friedrich Engels, *Anti-Dühring*, trad. Emile Bottigelli, Paris, Editions sociales, 1950, p. 153.

après l'autre, nous ne nous heurtons certes à aucune contradiction en elles. Nous trouvons là certaines propriétés qui sont en partie communes, en partie diverses, voire contradictoires l'une à l'autre, mais qui, dans ce cas, sont réparties sur des choses différentes et ne contiennent donc pas en elles-mêmes de contradiction. Dans les limites de ce domaine d'observation, nous nous en tirons avec le mode de pensée courant, le mode métaphysique. Mais il en va tout autrement dès que nous considérons les choses dans leur mouvement, leur changement, leur vie, leur action réciproque l'une sur l'autre. Là nous tombons immédiatement dans des contradictions. Le mouvement lui-même est une contradiction: déjà, le simple changement mécanique de lieu lui-même ne peut s'accomplir que parce qu'à un seul et même moment, un corps est à la fois dans un lieu et dans un autre lieu, en un seul et même lieu et non en lui. Et c'est dans la façon que cette contradiction a de se poser continuellement et de se résoudre en même temps, que réside précisément le mouvement. Nous avons donc ici une contradiction qui "se rencontre objectivement présente et pour ainsi dire en chair et en os dans les choses et les processus eux-mêmes".¹

On aura remarqué que, dans l'actuel contexte, nous avons mis, jusqu'à présent, le mot "contradiction" (*Widerspruch*) entre guillemets sans explication. Le temps est venu d'en donner une. C'est qu'il ne s'agit pas de contradiction proprement dite, dans toutes ces discussions marxistes, mais de contrariété - tout au moins au sens large du terme. De là vient que nos auteurs - on l'a vu pour Mao, en sa traduction officielle - se servent souvent des mots "contraires" et "contradictoires" de manière interchangeable. Ce qui le prouve cependant, ce sont les exemples. En égard à ce lieu-ci que j'occupe, celui où vous êtes et vers lequel je commence maintenant à me diriger, est plus que la simple

1. *Ibid.*, p. 152.

"négation" du mien: c'est un être positif - vous y êtes bien, vous, dans ce lieu, à l'exclusion d'ailleurs de votre voisin: donc il existe positivement. Que si ce lieu "nie" le mien, il n'est pas pour cela un pur non-être. Il est, en bref, contraire, en tant que terme *ad quem*, par exemple, de mon mouvement. Somme toute, c'est la contrariété que marquent les exemples de ces auteurs marxistes et même leurs analyses de ces exemples.

Soit celui d'Engels: "qu'à un seul et même moment, un corps est à la fois dans un lieu et dans un autre lieu, en un seul et même lieu et non en lui". Qu'est-ce, sinon, une illustration de la simultanéité des contraires dans un être en mouvement ? Pour qu'on puisse être dans ce lieu et (en quelque sens) dans un autre en même temps, il faut que cet autre soit, tout en n'étant pas, bien entendu, le premier. Or c'est là précisément un bon exemple de contraire.

Assez là-dessus, pour l'instant. Notons qu'en la suite du texte, Engels fait ressortir le degré éminent de contrariété dans la vie, mouvement par excellence:

Si le simple changement mécanique de lieu contient déjà en lui-même une contradiction, à plus forte raison les formes supérieures de mouvement de la matière et tout particulièrement la vie organique et son développement. Nous avons vu plus haut que la vie consiste au premier chef précisément en ce qu'un être est à chaque instant le même et pourtant un autre. La vie est donc également une contradiction qui, présente dans les choses et les processus eux-mêmes, se pose et se résout constamment.

Et dès que la contradiction cesse, la vie cesse aussi, la mort intervient. 1

Au chapitre XIII de la première partie de l'*Anti-Dühring*, intitulé *Dialectique: négation de la négation*, Engels livre près d'une dizaine d'exemples explicatifs, dont nous ne retiendrons que les trois premiers, tirés du vivant.

Prenons un grain d'orge. Des milliards de grains d'orge semblables sont moulus, cuits et brassés, puis consommés. Mais si un grain d'orge de ce genre trouve les conditions qui lui sont normales, s'il tombe sur un terrain favorable, une transformation spécifique s'opère en lui sous l'influence de la chaleur et de l'humidité, il germe: le grain disparaît en tant que tel, il est nié, remplacé par la plante née de lui, négation du grain. Mais quelle est la carrière normale de cette plante ? Elle croît, fleurit, se féconde et produit en fin de compte de nouveaux grains d'orge, et aussitôt que ceux-ci sont mûrs, la tige dépérit, elle est niée pour sa part. Comme résultat de cette négation de la négation, nous avons derechef le grain d'orge du début, non pas simple, mais en nombre dix, vingt, trente fois plus grand. Les espèces de céréales changent avec une extrême lenteur et ainsi l'orge d'aujourd'hui reste sensiblement semblable à celle d'il y a cent ans. Mais prenons une plante d'ornement plastique, par exemple un dahlia ou une orchidée; traitons la semence et la plante qui en naît avec l'art de l'horticulteur: nous obtiendrons comme résultat de cette négation de la négation non seulement davantage de semence, mais aussi une semence qualitativement meilleure, qui donne de plus belles fleurs, et toute répétition de ce processus, toute nouvelle négation de la négation renforce ce perfectionnement. - Ce processus s'accomplice de même que pour les grains d'orge, pour la plupart des insectes, par exemple les papillons. Ils naissent de l'oeuf par négation de l'oeuf, accomplissent leurs métamorphoses jusqu'à la maturité sexuelle, s'accouplent et sont niés à leur tour du fait qu'ils meurent, dès que le processus

1. *Ibid.*, p. 153.

d'accomplissement est achevé et que la femelle a pondu ses nombreux oeufs. Que chez d'autres plantes et d'autres animaux le processus ne se déroule pas avec cette simplicité, qu'ils ne produisent pas une seule fois, mais plusieurs fois, des semences, des oeufs ou des petits avant de dépérir, cela ne nous importe pas pour l'instant; nous voulons seulement démontrer ici que la négation de la négation se présente réellement dans les deux règnes du monde organique. 1

La plante naît du grain d'orge, et prend sa place; par conséquent, elle supprime ce dont elle vient: en quelque façon impliquée dans le grain d'orge, elle en est d'autre part la négation. Elle subira le même sort, sera donc "niée" à son tour, ce qui fait au total une "négation de négation". Soulignons néanmoins tout de suite que la plante était, au vrai, déjà elle-même une "négation de négation", au moins en ce sens que le grain d'orge contenait une négation déterminée de la plante, sans quoi il serait plante et non point grain. Mais l'important - et le nouveau, pour ainsi parler, par rapport à Mao et Lénine - c'est avant tout l'insistance sur le fait qu'au terme, "comme résultat de cette négation de la négation", on retrouve ce qu'on avait au point de départ. Nous voilà au troisième terme de la triade, à l'*Aufhebung* accompli. Au travers de cette implication et de ces suppressions, le grain d'orge produit d'autres grains d'orge. Un progrès même s'est effectué: le nombre de grains s'est plus que décuplé.

Le second exemple est emprunté à un art coopérant avec la nature, l'horticulture. A la suite d'un processus analogue au précédent, une

1. *Ibid.*, pp. 166-167.

amélioration même qualitative a été obtenue. Quant au troisième exemple, son principal intérêt pour nous est sans doute qu'à l'instar des pré-socratiques il marque que la naissance d'un vivant est la mort d'un autre; en terminologie hégélienne, sa négation. D'après ces trois exemples, il est clair que ces divers processus n'ont pas de cesse et se continuent vraisemblablement à l'infini. Ils sont tous, enfin, suivant les termes de Engels quelques pages plus loin, des "processus qui, par nature, sont antagonistes" et comportent tous une "transformation d'un extrême à son contraire".¹

Cela dit, et cité, le principal de ce que Engels a à dire ne l'a pas été, du moins expressément. Car répondant d'avance à une objection qui lui sera souvent faite par après,² en ignorance de cause parfois, il est amené à des précisions:

On peut aussi faire cette objection: la négation ici accomplie n'est pas une vraie négation: je nie aussi un grain d'orge en le moulant, un insecte en marchant dessus, la grandeur positive en la biffant, etc. Ou bien je nie la proposition: la rose est une rose, en disant: la rose n'est pas une rose; et qu'en résulte-t-il si je nie à nouveau cette négation et dis: la rose est pourtant une rose? - Ces objections sont en fait les principaux arguments des métaphysiciens contre la dialectique, et tout à fait dignes de cette façon bornée de penser. Nier, en dialectique, ne signifie pas simplement dire non, ou déclarer qu'une chose n'existe pas, ou la détruire d'une manière quelconque, Spinoza dit déjà: *Omnis determinatio est negatio*, toute limitation ou détermination est en même temps une négation.

1. *Ibid.*, p. 171.

2. Cf., récemment, Karl R. Popper, *op. cit.*, pp. 312 sq.

Et en outre le genre de la négation est ici déterminé d'abord par la nature générale, deuxièmement, par la nature particulière du processus. Je dois non seulement nier, mais aussi lever de nouveau la négation. Il faut donc instituer la première négation de telle sorte que la deuxième reste ou devienne possible. Et comment cela ? Selon la nature spécifique de chaque cas pris à part. Si je mouds un grain d'orge, si j'écrase un insecte, j'ai bien accompli le premier acte, mais j'ai rendu le second impossible. Chaque genre de choses a donc son genre original de négation de façon qu'il en sorte un développement (...) Il est clair que, si la négation de la négation consiste en ce passe-temps enfantin de poser et de biffer alternativement ou de dire alternativement d'une rose qu'elle est une rose et qu'elle n'est pas une rose, il n'en ressort rien que la niaiserie de celui qui s'adonne à ces ennuyeux exercices. Et pourtant les métaphysiciens voudraient nous faire accroire que si nous voulions jamais accomplir la négation de la négation, ce serait là la manière correcte. 1

Retenons surtout la proposition centrale: "chaque genre de choses a donc son genre original de négation de façon qu'il en sorte un développement". Seule une certaine "négation" déterminée dans le grain d'orge, et seule une certaine "négation" déterminée correspondante de ce grain, donneront l'orge.

N'empêche que l'ambiguité du mot "négation" dénoncée par l'objection est réelle. A preuve, au surplus, d'autres exemples, de moins en moins heureux, proposés par Engels, puisés dans l'histoire, les mathématiques, etc., et qui dépassent notre présent propos. Ainsi, à notre avis, les réfutations des exemples mathématiques, formulées par M. Popper, portent. ² Il est clair en tout cas qu'un vocabulaire plus

1. Engels, *loc. cit.*, p. 172.

2. Cf. par exemple, *loc. cit.*, p. 323.

précis s'impose, ainsi qu'en témoigne l'accusation du type "jeux de mots que tout cela", que ne cesse de susciter celui-ci, et comme il ressort de nos remarques relatives au mot "contradiction", d'autre part. N'étaient quelques exemples, les idées fort importantes que ce vocabulaire recèle seraient irrécupérables.

6. *Les contraires selon quelques philosophes modernes*

Pour Kant, d'après l'*Essai pour introduire en philosophie le concept de grandeur négative*, "deux choses sont contraires (*entgegengesetzt*) l'une à l'autre, lorsque le fait de poser l'une supprime [ou met de côté: *aufhebt*] l'autre".¹ Or cela est bon, vu que "c'est essentiellement dans ce conflit de principes réels contraires (*in diesem Konfliktus der entgegengesetzten Realgründen*) que réside la perfection du monde en général, tout de même que sa partie matérielle doit au conflit (*Streit*) des forces la régularité de son cours".² Environ vingt années plus tard, il écrira

Remercions donc la nature pour cette humeur peu conciliante, pour la vanité rivalisant dans l'envie, pour l'appétit insatiable de possession ou même de domination. Sans cela toutes les dispositions naturelles

1. Trad. Roger Kempf modifiée, Paris, Vrin, 1949, p. 79; cf. *Versuch, den Begriff der negativen Größen in die Weltweisheit einzuführen*, dans *Vorkritische Schriften*, II, éd. Artur Buchenau, in *Werke*, éd. Ernst Cassirer, II, Berlin, Bruno Cassirer, p. 211.

2. *Ibid.*, trad. Kempf légèrement modifiée, p. 114; cf. *Versuch*,... p. 237.

excellentes de l'humanité seraient étouffées dans un éternel sommeil. L'homme veut la concorde, mais la nature sait mieux que lui ce qui est bon pour son espèce: elle veut la discorde. Il veut vivre commode et à son aise; mais la nature veut qu'il soit obligé de sortir de son inertie et de sa satisfaction passive, de se jeter dans le travail et dans la peine pour trouver en retour les moyens de s'en libérer sagement. Les ressorts naturels qui l'y poussent, les sources de l'insociabilité et de la résistance générale d'où jaillissent tant de maux, mais qui par contre provoquent aussi une nouvelle tension des forces, et par là un développement plus complet des dispositions naturelles, décèlent bien l'ordonnance d'un sage créateur, et non pas la main d'un génie malfaisant qui se serait mêlé de bâcler le magnifique ouvrage du Créateur, ou l'aurait gâté par jalouse. 1

On voit que l'idée d'harmonie des contraires et celle des bienfaits de la discorde sont tenaces, et n'ont rien de spécialement présocratique.

Elles ne sont pas les seules. Nous venons de constater qu'à en juger d'après les tenants du matérialisme dialectique et bien d'autres, la doctrine de l'unité foncière des contraires dans leur opposition même est tout aussi vive aujourd'hui que dans l'antiquité grecque ou chinoise. Or il en va de même de tous les philosophes modernes qui ont traité de la condition des contraires. Il nous est impossible ici de développer ce point, qui est par trop vaste. Mais avant d'énoncer notre conclusion générale relativement aux opinions des philosophes contemporains concernés en ce chapitre, posons rapidement quelques jalons.

1. *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique*, trad. Stéphane Piobetta, dans *La philosophie de l'histoire (Opuscules)* Paris, Aubier, 1947, pp. 65-66. A rapprocher de l'essai de Plutarque sur l'utilité des ennemis, *De capienda ex inimicis utilitate*.

Nous ne dirons rien de Hegel, que nous gardons pour le prochain chapitre. Rappelons cependant que Fichte parle d'un "pouvoir ("le plus admirable", dit-il) presque toujours méconnu, qui opère, à partir de contraires continus, la liaison d'une unité - qui s'insère entre des moments qui devraient se mettre de côté réciproquement (*gegenseitig aufheben*) et qui, ce faisant, les maintient l'un et l'autre."¹ Et Schelling ne soutient-il pas que le centre de la philosophie, c'est "l'idée de ce en quoi toutes les oppositions sont moins unifiées qu'elles ne sont une, sont moins mises de côté (*aufgehoben*) que nullement séparées"?² N'insiste-t-il pas, d'autre part, que l'unité absolue fonde et n'abolit aucunement la tension de contraires comme l'unité et la différence?³

Selon Albert Béguin, pour Schelling et pour ceux qu'on appelait en Allemagne les "philosophes de la nature", la loi même du devenir était la suivante:

Le rythme fondamental de la nature est exactement celui du schéma dialectique: toute "polarité", toute lutte

1. Trad. A. Philonenko, légèrement modifiée, dans J.G. Fichte, *Oeuvres choisies de philosophie première*, Paris, Vrin, 1964, p. 93; cf. *Wissenschaftslehre* (1794), dans *Ausgewählte Werke in Sechs Bänden*, éd. Fritz Medicus, vol. I, p. 204.

2. *Bruno oder über das göttliche und natürliche Princip der Dinge* (1802), dans *Schriften von 1801-1804*, réimpression de l'édition Cotta, Stuttgart et Augsbourg, 1856, par Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt, p. 131 (éd. Cotta, IV, 235).

3. *Ibid.*, pp. 133-134; Cotta, IV, 237-238.

de forces antagonistes et complémentaires, qui n'existent que l'une avec l'autre, se résout dans une synthèse supérieure. La réalité nouvelle qui naît ainsi se trouve, à son tour, en relation de polarité avec une autre tendance vitale; d'où nouvelle synthèse, ou bien, dans la nature, nouvelle espèce plus élevée. A la loi de polarité se joint une loi d'éternelle ascension. 1

Aux yeux de maint penseur romantique, "à toutes les étapes de la création, cette double nature des choses se retrouve, sous forme de lutte entre des tendances contraires". 2

Suivant un mot de M. Vladimir Jankélévitch, le romantisme "se plaît dans le noir": il "a recherché passionnément l'indivision du bien et du mal, de la liberté et de la nécessité, de la conscience et de la nature. Qu'ils invoquent "Ungrund", le "Sujet-objet", ou l'"identité absolue", Schelling et ses contemporains appellent à grands cris la divine confusion où se mêle tout ce que la pensée classique avait travaillé à séparer." 3

Mêmes idées, *mutatis mutandis*, chez Novalis, chez Franz von Baader, chez Hamann, et tant d'autres, puis, bien avant, chez Nicolas de Cues et Giordano Bruno. Le mot *aufheben*, comme la plupart des mots importants de la langue philosophique allemande, 4 reçoit ses lettres

1. *L'âme romantique et le rêve*, Paris, Corti, 1960, p. 69.

2. *Ibid.*, p. 68.

3. *Le nocturne*, dans *Le romantisme allemand*, éd. Albert Béguin, Paris, Cahiers du Sud, 1949; 10/18, 1966, p. 95; cf., dans le même recueil, Jean Wahl, *Novalis et le principe de contradiction*, pp. 199-205.

4. Cf. E. Benz, *Les sources mystiques de la philosophie romantique allemande*, Paris, Vrin, 1968, pp. 16-17.

de noblesse de Meister Eckhardt, qui exploite déjà son double sens.¹

Toutefois, le penseur que nous devons surtout évoquer ici, c'est Jacob Boehme, un des tout premiers maîtres de la philosophie moderne.

Dans sa remarquable thèse de doctorat, devenue à juste titre, en France, l'exposition classique de la philosophie de Jacob Boehme, Alexandre Koyré écrivait que ce qui est caractéristique de Boehme, à l'aurore de la philosophie moderne, "c'est son idée de la lutte et de la tension interne dans l'être; c'est l'idée de l'opposition polaire et de la synthèse des contraires..."² "C'est là le grand mystère de l'être, son *Mysterium Magnum*: les contraires s'impliquent et restent unis dans leur opposition..."³

En effet, pour Boehme, la première chose que nous voyons dans la nature est la lutte en elle de deux forces ou qualités contraires, celles du bien et du mal. Le bien et le mal sont partout, en toutes choses, opposés et indissolublement unis et liés "comme une chose".⁴ Sauf Dieu, les anges et les démons, tout objet réel contient cette lutte et cette union de contraires.⁵ Et, au sein même de cette union, la

1. Cf. *Buch der göttlichen Tröstung*, éd. Josef Quint, Berlin, De Gruyter, 1952, pp. 45-46.

2. *La philosophie de Jacob Boehme*, Paris, Vrin, 1929, p. 169, note 2.

3. *Ibid.*, p. 245.

4. Cf. *Aurora*, dans Jacob Boehme, *Sämtliche Schriften*, éd. August Faust et Will-Erich Peuckert, Stuttgart, Frommann, vol. 1, 1955, c. I, 2.

5. *Ibid.*, c. II, 35.

lutte, la domination, se continuent: *Streit, Ueberwindung, Bezwigung.*¹

"*In der Ueberwindung ist Freude*, voici la clef de la doctrine de Boehme".² Ainsi la vie réelle est un *Contrarium*, une lutte, une victoire sur la mort.³ L'être réel est une victoire sur le non-être, sur le néant qu'il implique et surmonte. Il faut comprendre, dit Boehme, donnant comme exemple le bien et le mal, "qu'une qualité ne peut exister sans l'autre, elles sont toutes ensemble seulement la même unique possibilité".⁴ Dans l'univers, les forces contraires d'attraction et de répulsion sont omniprésentes et complémentaires; leur lutte est cependant éternelle.⁵

Voilà qui suffit pour nous rendre compte que nous sommes en terre familière. Ajoutons cette observation, des plus pertinentes, de Koyré:

Nous allons rencontrer plus tard toutes ces idées sous des formes de plus en plus déterminées; nous voudrions insister, toutefois, sur la conception du *germe* que l'on retrouve, cachée ou exprimée, dans toute doctrine organiciste. L'idée du germe est, en effet, un *mysterium*. Elle concentre, pourrait-on dire, toutes les particularités de la pensée organiciste. Elle est une véritable union des contraires, même des contradictoires. Le germe est, pourrait-on dire, ce qu'il n'est pas. Il est déjà ce qu'il n'est pas encore, ce qu'il sera seulement.

1. Cf. *Ibid.*, c. II, 3, sq. c. X, 24; c. XVII, 13 sq.

2. Koyré, *op. cit.*, p. 74.

3. Cf. *Sex Puncta Theosophica*, I, 68, éd. citée, vol. 4.

4. *De Signatura Rerum*, c. XIV, 9, éd. citée, vol. 6, "sie sind allesamt nur dieselbe einige Möglichkeit".

5. Cf. Koyré, *op. cit.*, pp. 383 sq.

Il l'est, puisque autrement il ne pourrait le devenir. Il ne l'est point, puisque autrement comment le deviendrait-il ? Le germe est, en même temps, et la "matière" qui évolue et la "puissance" qui la fait évoluer. Le germe agit sur lui-même. Il est une *causa sui*; sinon celle de son être, du moins celle de son développement. Il semble bien que l'entendement ne soit pas capable de saisir ce concept: le cercle organique de la vie, pour la logique linéaire, se transforme nécessairement en un cercle vicieux. 1

Or, est-on loin, ici, du grain d'orge d'Engels ? On est en tout cas très proche, nous le verrons, du germe selon Hegel.

7. Conclusion

Ainsi donc, l'universalité de la contrariété dans la nature n'est pas disputée - ni d'ailleurs disputable. D'autre part, tous les philosophes contemporains ayant étudié la condition réelle des contraires assurent que les contraires sont en quelque sorte un, nonobstant leur mutuelle exclusion. Tous y ont été amenés en s'interrogeant sur le devenir. Et l'examen des textes de ceux d'entre eux qui se sont le plus expliqués là-dessus confirme, tout comme celui des propos des anciens Grecs et des anciens Chinois, que les contraires auraient en vérité deux propriétés: s'exclure et s'impliquer réciproquement. Il ne semble pas non plus qu'aucun philosophe moderne ait jamais soutenu qu'il en soit autrement des contraires.

1. *Ibid.*, p. 131.

Or, cela est tout de même curieux. En effet, nous l'indiquions à la fin de notre chapitre III, s'impliquer et s'exclure s'opposent de telle sorte que ces deux propriétés semblent contradictoires.

Mais venons-en à ce qui a dû sembler la difficulté majeure depuis que nous parlons d'unité des contraires, et qui pourrait se formuler comme suit. Prétendre que les contraires soient un, ce serait prétendre que la santé et la maladie, par exemple, voire le bien et le mal, sont la même chose. Hegel n'y échappera pas, qui sera obligé d'écrire: "le mal étant la même chose que le bien, alors justement le mal n'est plus mal, et le bien n'est plus bien, mais tous les deux sont plutôt mis de côté (*aufgehoben*)".¹ Rien de plus absurde, car enfin, si les contraires sont un il s'ensuit que le bien et le non-bien, la santé et la non-santé auraient la même nature - puisque mal est non-bien, maladie, non-santé. Bref, force nous serait de prononcer que l'être et le non-être sont identiques. Dès lors, tout ce qui est n'est pas, y compris la proposition qui l'avance, et les mots qui la composent. Ainsi tout reviendrait-il aussi bien au néant qu'à l'être.

Il n'est donc pas étonnant qu'on accuse les marxistes et autres néo-hégéliens d'exalter la contradiction, à la suite d'ailleurs de leur maître commun.² Et le langage de certains des textes précités n'est

1. *Phänomenologie des Geistes*, Hoffmeister, 542; trad. Hyppolite, II, 282 (légèrement modifiée).

2. Cf. Franz Grégoire, *Etudes hégéliennes*, Louvain, 1958, pp. 51 sq., pour un compte-rendu d'opinions relatives à Hegel et le principe de contradiction.

pas, à prime abord, de nature à démentir ce grief.

Aussi, quelque impressionnant que puisse être l'accord de base de toutes ces opinions, il est clair qu'avant de donner son assentiment à de tels enseignements touchant l'être même et les contraires, on doit avoir trouvé une solution définitive à des difficultés de cette sorte. Ce chapitre aura montré à quel point les positions contemporaines qui les comportent sont toutes tributaires de Hegel, en particulier de sa doctrine de l'*Aufhebung*. Si bien qu'en démêlant celle-ci on résoudra celles-là.